



Avr. '10, vol. 8, n° 3

DESSOUS

LEPIED

LE JOURNAL

DU DÉPARTEMENT DES LITTÉRATURES DE LANGUE FRANÇAISE

Une aventure de Greg Sauce Émile Dupré	p. 1
Le marañon Jean Larose	p. 2
Leitmotiv Pascale Joubi	p. 3
Dans sa chambre Anne-Marie Benoît	p. 3
Les sentiments sans dessus dessous Mademoiselle V	p. 4
Lettre chinoise Jessica Morissette	p. 5
Les bas noirs Chloé Savoie-Bernard	p. 6
Daedalus Charles Dionne	p. 7
Dessous de contes de fées Denise Landry	p. 9
L'armure Karecha Exumé	p. 10
Sophistique en chaîne : l'envers d'une saga Marie-Josée Ouellet	p. 10
Chronique CRAP : Spécial double feature Boris Nonveiller	p. 11
Alerte météo, il pleut des cordes (ou du bienfait de tomber des nues) Jean-Michel Philippon	p. 12
Bleu sur blanc n°2 Trois Inconscients	p. 16
Comment (se) dire? Bernard Dupriez	p. 18

CONSULTEZ LE SITE WEB OFFICIEL DU PIED POUR LIRE LES TEXTES DES GAGNANTS DU CONCOURS LITTÉRAIRE ORGANISÉ PAR L'AELLFUM!

lepied.wordpress.com | lepied@littfra.com | Le Pied sur facebook

MERCI À CEUX ET CELLES QUI ONT COLLABORÉ AUX NUMÉROS DES VOLUMES 7 ET 8 DE L'ANNÉE 2009-2010 :

Bernard Dupriez, Catherine Mavrikakis, Jean Larose, Michel Pierrsens, Alice Michaud-Lapointe, Alix Dufresne, Anne-Marie Benoît, Boris Nonveiller, Caroline Thérien, Charles Dionne, Chloé Savoie-Bernard, Croa le Corbeau, Daniel Renaud Urbain, Denise Landry, Esther N. Gabriel, François Jardon-Gomez, Jean-Michel Philippon, Jessica Morissette, Karecha Exumé, Mademoiselle Croquemouche, Mademoiselle V., Marc Babin, Marie-Hélène Constant, Marie-Josée Ouellet, Marilyn Lauzon, Mathieu Laflamme, Mathieu Renaud, Mélanie Roy, Nicholas Cotton, Pascale Joubi, Patricia Picard, Renaud Lamy-Beaupré, Robert Liu, Simon Richer, Sophie Besselle & Trois Inconscients.

L'équipe : Émile Dupré (Charmant bédéiste), Jean-Michel Thérooux (Ministre du comité de lecture), Marie-Hélène Constant (Rédac'chef) & Mathieu Laflamme (Bas droit et table à dessin)

Le comité de lecture : Anne-Marie Benoît, Charles Dionne, Chloé Savoie-Bernard, Jessica Morissette, Louis-Marc Lambert, Marie-Eve Dionne & Maude Larente



UNE AVENTURE DE GREG SAUCE



LE MARAÑON

C'est un fruit nouveau que j'ai cueilli dans son arbre, sur la colline d'à côté. Nouveau, jamais vu, jamais touché, senti ni goûté – l'inconnu. Et cet étranger qui invite mes lèvres et mon palais loin des saveurs natales, m'y appelle plus fort que les autres curieux, amusants, intrigants, inquiétants fruits des pays chauds quand je les goûtai pour la première fois. Oui, plus troublant que ceux-là dont j'ai gardé les noms – meilleurs souvent que leur chair : goyave, guanabana, papaye, mameye (terrible, la mameye), pomme cannelle, carambole –, à cause de son odeur, miasme entêtant. Dès que le fruit, que j'avais gaulé, a roulé par terre en se meurtrissant aux feuilles mortes et aux brindilles, le parfum s'est répandu comme un génie s'échappant d'un flacon. Une crème de sueur, un savon rustique, une cire à meubles, une huile râpeuse comme un miel trop fort – fade et obsédant – décidément un parfum « tourné ».

J'ai posé le fruit sur la table. Il ne s'y laisse pas oublier et me lance régulièrement des jets d'odeur qui viennent me surprendre par en dessous, comme une caresse très-intime, mine de rien, au milieu d'une réception. Pourtant ce parfum n'est pas fin... mais pas grossier non plus. Faux et nature à la fois. Sa promesse trop concrète n'engage à rien que de purement matériel.

Le marañon (prononcer *maragnone*) se présente sous l'aspect d'un poivron rose orangé. La peau douce, lisse, luisante, mince et translucide, la densité de la chair rappellent la tomate.

Ce qu'on prend pour la queue, étonne par sa masse, presque le tiers du fruit lui-même, et par sa forme de bonnet phrygien. Cependant, sur le fruit pris dans l'arbre, on aura vu que cette excroissance pousse *sous* le fruit, qu'elle en forme la suite, non le support; et sur des spécimens immatures, que la partie odorante et charnue – le fruit – n'est d'abord qu'un conduit ou cordon comme de cuir chamoisé allant de ce noyau à la branche et qui gonfle avec la maturité pour devenir, circonstance renversante, le fruit d'un noyau qui a poussé en premier et qui reste à l'extérieur de sa chair.

JEAN LAROSE



À l'auberge, la femme de chambre m'a appris le nom, et que ce noyau attaché sous la chair, c'est la noix d'acajou! et qu'il faut la faire cuire, qu'elle est vénéneuse crue. Elle me dit aussi que les femmes enceintes ont des fringales de marañon; qu'il vaut mieux le manger avec du sel, et seulement exprimer le jus dans sa bouche, ne pas avaler la chair.

Bon, je me taille un quartier bien net. Une chair de poire, de même couleur, au même jus clair qui perle dans l'entaille. L'odeur devient effluve. Comme la nuit est belle!

J'hésite. Il paraît que le marañon rend malade... Mais ici, tout peut rendre malade.

À la morsure, la chair au lieu de se détacher s'affaisse et se réduit à des linéaments coriaces. Rafraîchissant, mais meilleur salé en effet. Pas question que j'avale le morceau. Au goût, le parfum est indescriptible... Surette, fade et cependant puissant, chair qui s'impose et pèse, comme l'air dans cette forêt humide – un goût *trop...*, quelque chose, que je sonde, retourne encore, plissant les yeux, ne donnant ma bouche qu'à moitié. Mais le délice m'ouvre. Il me revient de la noix d'acajou, et je trouve que le fruit annonce d'un vol éphémère le plaisir gras, stabilisé dans la noix. Le fruit dégage moitié moins que la noix. Mais astringent. On a quitté la voie fruitée des plaisirs faciles, on tend vers un écoeuement de fadeur. La blancheur compacte et huileuse de la noix, concentre sa gravité à la pointe d'une pyramide inversée – de la séduction sucrée vers la séduction grasse.

Comme j'ai l'impression de connaître très bien ce goût-là, mais que je sais que c'est la première fois, j'en conclus que le marañon a pour moi l'odeur et le goût du sexe. (Je me déçois, cette page promettait mieux.)

Pas l'odeur et le goût du désir, encore moins de la séduction, mais du fond du trop bon corps, du trop bon à force d'être le bon. Pourtant, le fruit n'est pas sucré, je l'ai dit, et il est vraiment meilleur avec du sel.



LEITMOTIV

3

Et chaque fois, c'est la même chose.

L'Esprit s'envole au loin, habite l'imagination et l'imagination l'habite. Il vole, il part, comme un oiseau. Non : comme une plume, léger, il vole. Mille images se succèdent, se complètent, s'embrassent et s'entrelacent, forment une histoire, un bout de vie, un petit bonheur. Je vole, je souris, j'embellis, je suis heureux, de bonne humeur. Et d'autres images, en d'autres ciex et l'Esprit vole, plus haut encore, encore plus haut, sans limites. Puis quelqu'un s'amuse volontairement, involontairement, à couper les ailes, et la Plume chute.

Volontairement, involontairement. Je ne sais plus.

Et, doute.

Car j'ignore où tu fuis et je ne sais où je vais.

Mystère, tristesse, amertume, larmes peut-être...

Et le Corps rit, rit de l'Esprit, lui dit que ce n'est pas sain, qu'il faut arrêter, que rêver ne fait que mal, que rêver ne sert à rien. Le Corps rappelle l'Esprit, rit, rit : aucun idéal et un coup de Spleen.

Sensible, bien trop sensible.

PASCALE JOUBI

Alors, l'Esprit se replie, se raisonne : ne plus rêver, arrêter, ce n'est pas sain, ça ne fait que du mal.

Je me relève. Oublie le rêve.

Et chaque fois, c'est la même chose.

Une étincelle, une minuscule brèche dans la petite cage et l'oiseau tente son envol, une plume seule fuit. Doucement d'abord. Puis, la fraîche brise la pousse en haut et elle vole, vole, vole plus haut.

Image, histoire, bout de vie, bonheur.

Et l'Esprit, comme un oiseau, non, comme la Plume, part, vole. Il habite l'imagination et l'imagination l'habite.

Et, rêve.

Rien qu'une étincelle, qu'une brise fraîche : chaque fois, c'est la même chose.

Je souris, j'embellis, je suis heureux.

Peut-être bien que la Plume chuterait, peut-être bien que le Corps rirait, mais l'Esprit, lui, l'espace d'une petite vie, se serait nourri d'images, de bonheur, d'espoir...

Et de rêves.



DANS SA CHAMBRE

ANNE-MARIE BENOÎT

Le souffle court, une clope au bec, je cherche du regard la bière que j'ai oubliée une demi-heure plus tôt. Sur la table de cuisine. Trop loin, je suis lâche.

Étendue en travers des couvertures froissées par nos ébats, je laisse son sperme maculer l'intérieur de mes cuisses, former une masse visqueuse qui s'étire en filaments baveux lorsque je bouge. Il dit souvent, en souriant, qu'il allumerait sa cigarette à même mon sexe; de connivence, je souris à mon tour. J'aime qu'il me croie si chaude. À associer ses bonheurs – ma chair et les cigarettes –, il en oublie presque nos moiteurs, mes muqueuses et les siennes. En attendant que ma bière se déplace d'elle-même, j'observe mon homme nettoyer sa queue dans l'évier. Sur la pointe des pieds, les fesses contractées en un

effort pour atteindre l'eau du robinet, les muscles de son dos saillent sous sa peau. Une peau brune perlée de sueur. Il est beau.

En un soupir d'aise, je laisse un nuage de fumée s'échapper vers le plafond et m'étire sans me soucier des bavures que je laisse sur les draps. Doucement, je flatte mon cul rougi par ses mains, assaillie d'images de lui qui m'agrippe. Je souris alors qu'il se retourne. Nos yeux se parlent, traversent la pièce. Nonchalamment, il ouvre le vieux frigo, décapsule deux bières et m'en tend une en s'allongeant près de moi.

M'embrasse et me goulot... La mémoire sirupeuse de ses mots d'écrivain glisse à mon oreille.

Souvent, il écrit que le goût des cigarettes a une aquosité propre à l'alcool, que c'est un parfait mariage. Le seul qui puisse exister. Je lui laisse les dernières lampées de la Peter Jackson, il les boit du bout des lèvres et lance le mégot dans un verre d'eau. Un chuintement bref, puis une eau qui brunit, comme la bière qui pétille dans ma gorge.

Épaule contre épaule, le dos au mur, on laisse nos corps refroidir. Encore secouée par tant de plaisir, je grignote des doigts l'étiquette de ma Belle Gueule, la tête en calembour. Le silence est lourd de nos gémissements, spectres qui se perdent en échos contre les murs; on les déguste de soupirs et de gorgés. Les mots sont superflus... son visage entre mes seins, son ventre sous ma bouche, sa langue en moi; tout a été dit. Saouls d'amour, on écoute le claquement de nos chairs qui se déracinent l'une de l'autre, nos réveils en solitude. Sous mes mains encore, soif de lui : la texture de sa peau, les poils de sa poitrine. Je laisse s'échouer mon oreille contre son cœur, vibre en diapason, retarde le moment de la fin. Au carrefour de nos consciences, je sens qu'il approche, à pas clandestins. Je n'arrive presque plus à déguster la fugacité du moment; en tentant de la repousser, je m'accroche à ses épaules, le sert trop fort. Il le sent.

« Tu devrais aller te laver. » Il me tapote le dos.

« Hum... »

« Allez... » Il se fait plus pressant, me pousse gentiment.

Sans me soucier du temps qui passe, je tente d'étirer le présent en m'imposant le même mouvement. Les talons et les paumes poussés au bout de moi-même, je m'arcboute, bataille un peu plus le lit. Je laisse couler, teste les limites de sa patience. De mon

importance. Du coin de l'œil, l'observer perdre son sang froid, sa passion; savoir que ma présence devient fardeau. Peut-être minauder et traîner un peu plus... Mon sexe a un prix, et il semble oublier qu'il n'a pas de quoi rendre la monnaie.

Je m'assois, frictionne mes jambes couvertes de frissons, prends le temps d'être là, assise, à détailler la pièce. J'entends son soupir, l'ignore. J'aime rencontrer son visage en faillite; je me laisse le loisir de le pousser à bout. Alors que je m'élançe vers mon paquet de cigarettes, il laisse échapper mon nom d'un ton sans équivoque, exaspéré. Je m'arrête dans mon mouvement, me retourne et le fixe. Il comprend mon insouciance, mon défi. Je ricane et sans plus tarder, me lève d'un bond. Je remets mes sous-vêtements à même mon sexe marqué par nos ébats; les porter contre le creux de moi encore un peu. Jusque chez moi. Et laisser ici toutes mes traces.

Mon départ, dès les premières lancées, est rapide; il le sait et se calme. Pas moi. Ma pudeur retrouvée, mes effets rassemblés, à l'exception de mon soutien-gorge qui traîne sous le lit, je me dirige vers la porte.

« Tu diras bonjour à Sophie de ma part. »

Je ne peux m'empêcher de lui lancer la boutade, lui rappeler sa culpabilité, mettre le plus de distance possible entre nous. Il maugrée des paroles inaudibles avant de refermer la porte sur mon rire qui sature tout. Les mots tachent l'espace entre nous, indélébiles. Marquent nos doigts d'un mariage impossible. Je laisse sur sa table de cuisine cette bière à fumer et un cerne sur le bois massif, témoin silencieux de ma présence. Qu'il déguste cette solitude deux fois consommée.

LES SENTIMENTS SANS DESSUS DESSOUS

MADemoiselle V



« Tu peux quitter le monde. Mais il y a la manière. »
— *Tu peux partir, db*

Sous ce cœur de pierre... sous ce visage masqué... sous cette carapace trop tôt forgée... s'agitent mes sentiments en éternel combat. Ça me brûle. Ça me ronge. Ça m'attriste. Hier encore, j'essayais de chasser les démons qui me hantent jour après jour. Rien à faire. Une lutte perpétuelle. Je n'arrive pas à contrôler mes émotions. Je n'y comprends rien. Comme une sorte

de panique constante. Une angoisse qui me guette et surgit à tout moment. Ces... émotions incontrôlables. Ces... crises d'angoisse. Je tente de les fuir. Je suis incapable de rester calme plus de cinq minutes. Mes mains se crispent. Mes paupières tressaillent. Ma jambe sursaute. Et ma voix fait défaut. Crier. Un défaut insupportable. Tout ça, à l'intérieur. Une autre moi cachée en moi. Comme dans les films, mais pas de films. Je me sens seule, et pourtant je ne le suis pas. À côté de moi gît un homme encore essoufflé

des efforts qu'il vient d'accomplir. Et à l'intérieur de moi crie une voix destructrice. Mes larmes, retenues derrière mes yeux, inondent mon cœur. Avoir mal ne doit pas devenir une habitude.

Je suis une névrosée. Nous sommes tous des névrosés, à différents degrés. Ma névrose : ne pas savoir m'exprimer et refouler mes émotions jusqu'à l'éruption intérieure de mon volcan sacré. Je devrais tant lui dire. Je suis incapable d'aimer comme il le faudrait. Je suis une éternelle passionnée. Toujours trop intense. Je ne peux pas lui dire : « je t'aime ». C'est... mon amant. Il ne pense pas que je l'aime. Il se dit que ça va durer le temps que ça va durer... en attendant de trouver la bonne. On finit toujours par être ces filles. Celles qui *patchent* le manque des hommes. Celles qui sont là... en attendant. Mes sentiments faussent. À chaque fois qu'il quitte mon appartement, mon cœur se vautre au fin fond de mon corps pour laisser la place à la rationalité. « Tout

est parfait. Je n'ai pas besoin de plus. » La porte se ferme. Crier. Ce défaut qui soulage. Ça ne dure pas. Ça ne soulage jamais très longtemps. C'est comme si on avait mis mon cœur dans une cage. « Voilà. Tout ira bien. Ça va finir par passer. » Mais la solitude prend le dessus. Et les sentiments s'agitent sous ma carapace. Ma névrose explose et trahit la tranquillité de mon âme... de mon faux visage.

Il paraît que l'amour le plus fort est celui qui n'est pas partagé. Je ne sais pas si c'est une vérité. Mais je sais que mes sentiments s'entrechoquent de plus en plus. Comme dans une névrose. Oui. L'amour est une névrose. Je voudrais l'implorer de rester. Je sais qu'il va partir. Je voudrais qu'on s'aime comme de vrais amants. Comme dans les chansons. Je sais qu'il va partir. Qu'il va chercher son bonheur... loin de moi... ailleurs. Parce que je suis là... en attendant.

Laissons-nous partir comme de vrais amants.



LETTRE CHINOISE

Il ne m'a jamais consolée. J'étais restée incrédule à l'aéroport, car jusque-là les gens que je connaissais qui partaient en avion revenaient toujours de vacances à l'intérieur d'un mois, et je refusais de croire que son séjour se prolongerait davantage. Il m'avait parlé de son contrat à l'étranger avec un tel enthousiasme que j'avais d'abord partagé son excitation, nous avons même célébré avec du champagne et une somptueuse suite à l'hôtel. Le projet, quoique fabuleux, me laissa veuve pendant des mois. Je ne pus lui dire adieu avant que l'avion décolle et me vole mon amant, car l'autre, sa copine, ne cessait de pleurer et de se moucher sur son épaule. Elle se l'accaparait, je l'aurais dépecée vivante. Elle ne le quitta pas un instant, pas même pour aller essuyer son mascara étiré sur ses joues de clown navrant. Je refoulais mes larmes pour ne rien laisser paraître, stoïque alors que tout s'agitait en moi. Son départ me déchirait et j'avais dû le fêter plutôt que le pleurer.

Mes larmes nourrissaient mes lèvres assoiffées de ses baisers, mon âme se négligeait. Lorsque j'appris que *l'autre* allait donner naissance à un petit corps qui lui ressemblerait et qu'elle désirait se marier dès le retour au pays du père, mon

espoir fut détruit. J'ignorais alors s'il faisait partie des hommes qui s'encombrent de principes désuets et je voulais qu'il revienne, qu'il me revienne. Il avait pourtant oublié sa promesse de m'écrire, ou peut-être la dictature le censurait-elle, empêchant des écrits aussi enflammés que ses lettres d'amour de me parvenir. Peut-être qu'un agent des douanes capturait tous ses mots doux pour les offrir ensuite à sa bien-aimée et se prétendre poète. J'étais victime de la politique chinoise; impossible qu'il ne m'ait pas encore écrit.

Refusant de croire que le filtre de la poste n'avait pas de failles, je m'empressais d'ouvrir la boîte aux lettres et je saluais le facteur avec mon perpétuel sourire masquant l'inquiétude que j'avais d'être encore une fois déçue de sa livraison. Je parcourais la pile d'enveloppes, voulant que l'une d'elles provienne de Shanghai. Je répétais le même souhait jour après jour, mais à travers les factures de téléphone, d'électricité, de taxes municipales, de câble, de cartes de crédit, il n'y avait que des publicités de pizzas, de poulets, de sous-marins, de cours à distance; jamais la lettre que j'attendais. Je désespérais qu'il me refuse le bonheur de le lire, lorsqu'enfin une lettre me fut adressée. Je la tins entre mes mains. Il avait choisi

une enveloppe rose, ma couleur préférée. Je ne reconnus pas les oiseaux sur les timbres, mais aussi étrangers qu'ils m'apparaissaient, je les embrassai de joie. Je pressai l'enveloppe contre mon cœur et j'en échappai toutes les autres.

J'exposai quelques instants sa lettre dans ma chambre, juste au-dessus de mon miroir, pour que je la voie en me regardant, pour que je nous imagine tous les deux dans le même cadre. L'excitation m'empêcha de lire, je préfèrai contempler l'enveloppe comme une photographie ou comme une couverture de livre si belle qu'on ne l'ouvre pas, par peur d'être déçu par la suite. J'en caressai les contours du bout de l'index, chérissant l'adresse du destinataire. J'allais rompre le lien scellé par sa bouche, comme j'aurais voulu détruire le lien de sa paternité. J'ouvris soigneusement l'enveloppe, tentant de la décoller plutôt que de la déchirer pour pouvoir ensuite la refermer et prétendre à nouveau l'ouvrir pour la première fois. Après des mois d'attente interminable, il avait enfin pensé à moi. La joie, la joie, la joie.

Rêveuse comme la nuit, je dépliai délicatement les feuilles. Je savourais cette missive sans toutefois arriver à décrypter l'écriture rendue floue et les lettres inversées par l'émotion. Les mots m'importaient moins que sa calligraphie, que le tracé de sa main ferme sur le papier doux. Il devait avoir été aussi rêveur que moi en l'écrivant, car les phrases devenaient des vagues.

Le papier était sculpté, creusé par un stylo bien appuyé. Je touchai le relief de son écriture. Au bas de la première page, un dessin nous représentait, main dans la main dans un jardin. Je ne lui connaissais pas ce talent. Il n'y avait ni l'autre ni fœtus, que nous deux.

Je me réjouissais de cette lettre arrivée un peu tard. Elle constituait un mirage, la seule preuve de son amour et de son existence, car notre correspondance cessa dès qu'elle commença; je ne répondis jamais à sa première lettre et il ne s'inquiéta pas assez de mon silence pour me récrire, ou peut-être la censure chinoise se réactiva-t-elle contre nous. J'étais trop effrayée d'y découvrir un message déplaisant, l'annonce du prolongement de son séjour, un adieu ou une invitation à son mariage. Je me délectais de la douceur du papier dont j'appréciais tant les petites gravures; sur les timbres, j'admirais les oiseaux dont j'aurais voulu voler les ailes, pour les déployer et me rendre en Chine, l'espionner et lui rendre visite. La crainte d'être déçue écrasa toutefois mon envie de le lire. La vérité m'a toujours effrayée, je ne veux pas m'y confronter; je préfère l'ignorer et fantasmer.

LES BAS NOIRS

CHLOÉ SAVOIE-BERNARD



Pour la première nuit, je porte uniquement des dessous arborant de la dentelle noire. Je ne sais pas pourquoi les hommes les préfèrent aux grenats ou aux blancs cassés, mais soit, je m'accorde à leur désir, c'est la moindre des choses.

Dans le tiroir du haut de ma commode, tous mes ensembles de lingerie sont pêle-mêle. Chaque fois que je cherche parmi le chaos de froufrous soutien-gorge et bas coordonnés, je tombe sur une paire de bas fantaisies. Je les avais achetés dans l'empressement du lendemain de la seule

nuit que nous n'aurons jamais passée ensemble. Des bas mi-cuisses aux bordures de dentelle. C'était la première fois que je fréquentais un homme plus vieux, je voulais l'impressionner. Comme c'est puéril. Fixer ces bas sur des porte-jarretelles pour me créer des jambes de roman-savon. Je voulais que, passé l'attrait de la première nuit, il me désire encore.

Je le voulais, lui, avec une force suffisante pour avoir ce curieux courage de ne pas me composer de personnage pour annihiler mes angoisses. C'est plus facile d'écarter les jambes lorsqu'on se

dit que c'est quelqu'un d'autre que soi qui se fait pénétrer ; plus facile de ne rien ressentir quand on module hochements de tête, rires et frôlements de main à la Mata Hari, pour en arriver dans un lit où l'on mime, pour le jeu, *ne vraiment pas comprendre comme les choses se sont enchaînées pour en arriver là.*

Sur le chemin entre le bar et son appartement, nous avons marché et je m'étais allumée une cigarette même si je savais qu'il détestait le tabac. J'avais aspiré la fumée avec délectation, en le regardant doucement. Je voulais qu'il me désire dans toutes mes failles, dans toutes mes mauvaises habitudes. J'ai attendu qu'il embrasse mes lèvres imprégnées de nicotine avec un ravissement soumis et toute la nuit, je me suis sentie tressaillir, fébrile de désir, le cœur comme ayant migré de ma cage thoracique jusqu'aux frontières de ma peau. Je me suis investie dans son corps avec une spontanéité que je ne me connaissais pas et j'ai été moi, de ma manière nerveuse de déchiqueter les sous-verre, à la brasserie, à celle de pencher ma bouche vers son sexe, beaucoup plus tard, en retenant mes cheveux avec la main gauche pour ne pas qu'ils frôlent ses cuisses ; j'ai été moi et personne d'autre et j'ai lutté contre tous mes automatismes de transformation avec une ferveur amoureuse. Vraiment, je suis si puérile.

J'ai attendu son appel, par la suite, comme les filles attendent un appel, avec fièvre et naïveté. Comme il ne m'a pas rappelée, j'ai ouvert les jambes avec plus d'application encore. Vers qui en voulait bien. Vers n'importe qui. Chaque fois depuis, en jouant avec les simagrées de la séduction, je me suis toujours surveillée : jamais plus je ne m'autorise la faiblesse de revêtir mon identité. Je suis autre. Froide ou douce, pudique ou libertine ou autres binarités quelconques dont l'efficacité prévisible cesse de m'exaspérer au moment des contractions involontaires de l'orgasme.

J'arrive ni à porter ni à me débarrasser de ces bas noirs que j'aperçois chaque matin au moment de décider si je porte dentelle ou coton, dépendamment si le soir venu je baiserais ou ne

baiserais pas. Je les garde dans mon tiroir comme les reliquats d'un moment non advenu, un anti trésor, un artefact d'une étape morte de ma personnalité. Une mue molasse de polymère que je regarde avec la tendresse condescendante d'une grande sœur qui observe, de loin, sa cadette évoluer, en sachant qu'elle va inévitablement se péter la gueule.



DAEDALUS CHARLES DIONNE

Que reste-t-il de nous ici? Que reste-t-il de plus que notre chair inutile? Notre espoir. Entre quatre murs de métal froid. Il me semble que moi aussi, je deviens froid. L'espoir. La boîte est restée ouverte si longtemps – Pandore, qu'en reste-t-il? – qu'il s'est dissous. Le temps l'édulcore.

Mon fils. A-t-il seulement connu autre chose? Autre chose que cette prison? Peut-on naître enfermé et dormir sans crainte? Peut-il seulement rêver? Il meurt. Lentement. Je le sens. Ses yeux, ils sont vides. Je n'y trouve rien, je n'y vois rien. Il meurt en silence devant moi.

Mais il y a tant de gardes. Sont-ils de métal eux aussi? Je dois faire quelque chose. Pour mon fils.

Depuis combien de temps suis-je ici? Mes jours s'embrument.

Entre mes murs, je rationne la lumière. À quoi me servirait-elle? Je m'assois sur la cire des chandelles. Une par semaine. Le temps viendra.

Un oiseau est passé entre les barreaux de ma cellule. Patiemment, j'ai arraché ses plumes. Par où il était entré, je l'ai jeté, nu et sans vie.

Les plumes me réchauffent. Temporairement, je les place sous mon uniforme blanc. Les gardes ne doivent pas voir.

Mon fils. Peux-tu m'entendre? Le temps viendra. Tes yeux verront et tu vivras à nouveau. Écoute-moi. Le temps viendra.

Je connais cet endroit, cette prison. Tant de corridors. Tant de pièces. Je la connais trop bien. J'en sais trop. Il me semble que c'est pourquoi je suis ici.

Je garde le pain qu'on me donne et je l'émiette à ma fenêtre. J'attends. Par la fenêtre, je vois la mer. Les oiseaux de la rive montent parfois vers mes barreaux pour tendre leur bec vers le pain. Je les attrape et leur prends les plumes. Le temps viendra.

Dors, mon fils. Dors de ton sommeil vide, de tes nuits sans rêve. Le temps arrive. Garde les forces qu'il te reste.

Je garde la lumière et le pain pour autre chose que moi-même depuis si longtemps. La nuit, je tremble un peu. Je regarde mes mains s'agiter sous la lune. Le temps : il arrive. Il le doit, avant que je ne puisse plus continuer. Je suis frêle et pâle.

Parfois la nuit, je me souviens des champs. Le crépuscule, l'été. Le vent sec sur ma peau.

À midi, nous allons dehors entre les murs de l'enceinte. La prison s'impose à nous. Devant les roches qui nous retiennent, il n'y a que notre silence.

Depuis combien de temps suis-je ici?

Cette nuit, un homme a crié. Je n'ai pas pu me rendormir.

Vingt oiseaux jusqu'à présent. Quelques jours encore. Seulement quelques jours.

J'entends la mer, la nuit. L'eau s'échoue sur la plage de pierres puis se retire. L'eau s'échoue sur la plage de pierres puis se retire. L'eau s'échoue sur la plage de pierres puis se retire.

Depuis combien de temps suis-je ici?

Regarde-moi, mon fils. Le temps : il est venu. Enlève ton uniforme. Regarde-moi. Tes yeux verront. Tu vivras à nouveau. Tu verras. Tu verras. Tu n'as vu que des ombres, mais il y a tellement plus. Il y a toute la vie. Tu rêveras. Tourne-moi le dos et dors. J'ai besoin de cette nuit et demain à midi nous sortirons, mais toi, tu ne rentreras pas.

La pleine lune. Je n'aurais pas réussi sans sa lumière.

Réveille-toi, mon fils. Regarde mes mains. Elles sont pleines de cire et de plumes. Réveille-toi et lève-toi. Rassemble tes forces. Tu as des ailes. Les sens-tu? Elles bougent. Tu voleras bientôt. Tu voleras, mais retiens tes ardeurs. Le soleil. M'entends-tu, mon fils? Le soleil. Ne t'en approche pas. Il y a tellement d'autres choses qui t'attendent derrière la mer. Le soleil te perdra. Laisse-le. M'entends-tu, mon fils? Laisse-le.

N'attends pas. Envole-toi maintenant. Le soleil ne pourrait pas être plus haut, plus loin. Laisse-le. Vole

maintenant! Les gardes ne regardent plus notre silence depuis longtemps. Profite de leur assurance. Vole. Vole! Oublie tout. Oublie cette prison. Oublie-nous. Oublie-moi. Et vole. Tu vivras!

Il a perdu des plumes. Mais il vole. Il vole et personne ne le remarque. Continue, mon fils. Sens-tu cette chose nouvelle en toi? Sens-tu tes yeux qui s'ouvrent? Sens-tu le voile de ta lente mort qui tombe? Les barreaux sont derrière. Tu vivras à nouveau!

Il voit maintenant. Il voit. Il vit.

Non! Laisse le soleil! Laisse-le!

Il voit pour la première fois. Comment pourrait-il ne pas vouloir voir de plus près, toucher et sentir? Le soleil. Il n'aura vu que cela.

Il s'approche lentement. Je vois sa main tendue, innocente, vers ce qui le perdra. Il ne sait pas. Comment pourrait-il savoir quoi que ce soit? Il n'a presque pas vécu.

Mon fils. Tu n'auras vécu que si peu de temps. Mais tu auras vécu. Tes yeux ont vu!

Il perd des plumes. Je ne les vois pas tomber. Je ne vois rien à travers mes larmes, mais je le sais.

Il descend. Mon fils, qu'aurai-je donné? Tout pour te savoir plus loin.

Tu n'auras vécu que si peu de temps. Mais tu auras vécu. Tes yeux ont vu. M'entends-tu, mon fils? Tes yeux auront vu et vivre si peu vaut mieux que de rester ici pour l'éternité. Pardonne-moi.

Mon fils, pardonne-moi.

Je ne le vois plus. Il appartient à la mer.

Peux-tu seulement me pardonner, mon fils? Me pardonner d'avoir poussé l'unique objet de mon amour entre les mains de l'eau avare, de l'océan?

J'entends la mer, la nuit. L'eau s'échoue sur la plage de pierres puis se retire. L'eau s'échoue sur la plage de pierres puis se retire. L'eau s'échoue sur la plage de pierres puis se retire.

Depuis combien de temps suis-je ici?



Il fait blanc

La brume raréfie l'oxygène
Au cerveau de Blanche-Neige
Théorie du chaos
Battements lourds du papillon de jour
Paupières closes
Recollez-lui les ailes
Baisez ses lèvres exsangues
Soulevez l'exosquelette vide
Mais cessez donc
De sucer son sang, vampire
Votre permis est expiré

Ayez aussi l'obéissance

Amant passé date
D'exhumer ses envies féminines
D'enterrer vos semences sous le cercueil
Et de lui remettre intactes
Ses photos couleur de Versailles

Il fait vert

Elle a soif de vos larmes
Écolos
Envie de sniffer vos essences de papier
Prince parfumé
Offrez-lui vos sourires blanchisserie
Votre haleine chlorophylle trop mâchée

Et veuillez sans tarder

Souscrire un abonnement
Au *Penthouse from USA*
Pour combler l'absence de la belle
Les nuits fraîches dans vos draps
Causées par son absence dans l'éternel

Réveillez-la sinon

Le jugement est sans appel
Droits de la personne bafoués
Coupable par omission
Non-assistance à personne en danger
Meurtre prémédité

Il fait rouge

Blanche-Neige répare son sang anémiée
Le fer va repasser et rehausser l'hémoglobine
Les fées marraines
Revenues de leur pèlerinage pour l'occasion
Brodent des coutures très serrées
Aux lèvres du Prince muet

Évidez votre cœur

De pomme déjà tombée
Et chassez-en les vers
Qui verdissent vos pensées
La belle vous est reconnaissante
D'invectiver la pluie
Qui mouille ses boucles d'Or
Et moisit son chaperon

Elle vous prierait aussi

De faire sécher les draps
Qu'il lui faudra suspendre demain
Pour se rompre le cou
Quand vous ne serez plus là
Le chasseur beuglera
Parlera sans arrêt
Mais voudra exprimer ses regrets
De la voir morte

Surtout ne gardez pas

Pour vous cher Prince
Les sous-vêtements de la Belle
Car le loup par sa main
Videra votre princesse
Entre ses cuisses lacérées
Scénario de violence
Classé dix-huit ans et plus
Robe de bal déchirée
Supervision parentale exigée

Ayez l'amabilité de me croire

Ce n'est pas en pensant à Blanche-Neige
Que le chasseur pleure
Sa carte visa est expirée
Son permis de chasse ne peut être renouvelé.

L'ARMURE

KARECHA EXUMÉ



L. veut m'emmener à l'hôpital. Elle dit que je ne suis pas normale, que je dois être malade. « *Ou son mové timoun. Sé paské-ou fèt nan Kanada ke-w gingin jan de maladi sa-yo!* »¹. Des maladies d'enfants blancs, voilà comment elle les nomme. Des maladies d'enfants qui ne connaissent pas la misère et les vrais problèmes — la soif, la faim — et qui s'en inventent. Moi, je ne dis rien. Il y a maintenant longtemps que je ne réplique plus. Ma bouche demeure fermée, tant pour avaler que pour ne pas riposter.

1. Tu n'es qu'une enfant gâtée. C'est parce que tu es née au Canada que tu as ce genre de maladies.

L. s'inquiète. Quand elle perd son français, c'est qu'elle perd le contrôle. Elle est toujours désarmée devant mon corps. Mon corps qui agit comme un miroir lui renvoyant ses failles, ses erreurs. Il l'accuse, la rend coupable de son état chétif. Il parle à ma place. Il lui dit les raisons pour lesquelles je lui en veux tant.

L. a les mots faciles. Peu importe la langue, ils atteignent toujours leurs cibles. Ils courbent les dos, ils noient les regards de larmes. Quand c'est moi qu'ils visent, ils s'infiltrent sous ma peau et y restent longtemps. Je ne sais pas manier les mots. Il fallait trouver

un autre moyen pour lui répondre, pour la blesser autant qu'elle me blesse. J'ai choisi mon corps : j'ai cessé de manger.

L. pense que c'est parce que je veux être comme toutes ces filles. Que c'est pour la mode, pour les garçons, pour je ne sais quelles autres raisons stupides. Je le fais pour me défendre. Les os saillants sous ma peau blessent son regard et ses doigts lorsqu'elle s'approche trop. Il n'y a plus de chair où ses mots pourraient s'infiltrer. Mon corps est mon armure contre elle.

SOPHISTIQUE EN CHAÎNE : L'ENVERS D'UNE SAGA

MARIE-JOSÉE OUELLET



Il y a moi, il y a la carapace et il y a la tortue. Je poursuis vainement le reptile : c'est qu'il se meut rapidement sans son bouclier d'écailles. Le cœur qui clopine, je m'imaginais sans échine et des frissons me parcourent le dos.

Il y a elle, il y a l'hôtel et il y a lui. En bas, dans la grande allée, ils se dévêtent du regard : la folie des pulsions, un plaisir dérisoire. Douze minutes plus tard, derrière la porte 201 du 2^e, deux épidermes se rencontrent pour la première fois et s'aiment ardemment comme s'ils n'allaient plus jamais vivre de lendemains.

Des ciels de carrière. Gypse, grès, calcaire. On cherche sans arrêt, on déterre temples, légendes ou civilisations décrépités. Tant de mal pour rien, surtout lorsqu'on ne réussit qu'à faire miroiter les démons du sol sur les plaques boueuses de nos pelles.

Une descente en colimaçon dans les rondeurs du phare, les cavités souterraines d'un Éden ensorcelé. Des discours prononcés dans une noirceur totale, perforée çà et là de bruits et de murmures calomnieux.

Dehors il y a le fanal éblouissant et le gardien enchaîné à même l'entrée, un avant-goût apocalyptique dans la bouche, la frousse dans les veines.

C'est derrière les hommes de paille que se cachent les manipulateurs... des maîtres-rhétieurs, cancaniers d'apories. Ils capturent l'innocence, voilent l'intelligence et font revenir à la vie des âmes trépassées, longtemps ignorées. Faux poètes, ridicules prophètes, ils façonnent le vers : l'obsession du verbe.

Les coïncidences n'existent que parce que nous les créons. En creusant, on percute forcément quelque chose : des artefacts, de vieux fossiles, voire des vérités impossibles à répertorier... ou tout simplement « extra-terrestres ». Alors, le hasard n'est-il qu'une entité en soi? De l'égoïsme à fleur de peau? Au fait, du moment où l'imagination a préséance sur la raison, elle se met à poursuivre les chimères les plus excessives, des « en-diableries » pour l'esprit humain.

Il y a moi, il y a vous. Toutes les portes se referment : les portiques verticaux, les trappes horizontales. Vous vivez dans la peur, je cumule haine et amertume. Le chat et la souris, ce jeu m'horripile, je ne veux plus y jouer. Je jette mes dés. La tortue... rendez-moi ma tortue!

Je sais qu'il se trouve sous mon oreiller un carnet de fictions qui croît en surabondance, mixant racines, fabulations, pages, routes et perdutions. Mais lorsque la terre tremble, que des volcans éclatent et que mes violons grincent, tout autour il n'existe rien de plus vrai. Ensevelie sous cette réalité, je dois remonter, retourner en haut, refaire le trajet en colimaçon, en sens antihoraire, les yeux fermés. Demain, je descendrai de nouveau, cuirasses et genouillères en

plus. En deçà des collines, des forces suprahumaines désaxent les pendules du temps. La vie n'a pas de fin, mais seulement faim. Faim de nous voir nous battre. Il y a le combat incessant pour l'atteinte de nos convoitises et le pari pour la mise entre le réel et l'imaginaire, l'inéluctable et le casuel, le vrai et l'illusoire...

Ce qui pour moi est une actualité n'est qu'une virtualité pour autrui (et vice-versa). Ainsi va le refrain : lent comme une tortue, rapide comme un frisson.

Entre deux feux. Il y a le reste du monde, il y a moi, et il y a tous ces spectateurs crédules qui redoutent 2012. À n'en pas douter, personne ne voit clair au travers des dessous de bouteille!



Chronique CRAP (Cinéma Rustiquement Alléchant et Perfide) SPÉCIAL DOUBLE FEATURE

BORIS NONVEILLER

Cecil B. DeMented (2000)

John Waters, connu au cinéma comme le roi du mauvais goût (et probablement méconnu auprès du grand public à cause de ce titre justement mérité), nous a souvent gâtés avec des perles de divertissement trash comme *Pink Flamingos* (1972) et *CryBaby* (1990). Il nous présente toujours des héros en marge de la société, des mis de côté, que ce soit des mères de famille psychopathes, des maniaques de sexe ou des pouilleux de roulotte. Dans son avant-dernier opus, *Cecil B. DeMented*, c'est le cinéma marginal qui est à l'honneur.

Comme la plupart des films de Waters, *Cecil B. DeMented* met en scène deux groupes sociaux antagonistes; dans le cas présent, le cinéma underground et le

cinéma commercial. Une actrice américaine, Honey Whitlock (Mélanie Griffith), vedette des films bonbons à formule comme seul Hollywood sait en produire, est kidnappée lors de la première de son dernier film par les terroristes du cinéma indépendant autoproclamés « réalisateurs kamikazes », et dirigés par le personnage éponyme du film. Ce dernier



déclare la guerre au cinéma mainstream et entreprend d'attaquer tous les événements corporatifs du cinéma (comme la production de *Forest Gump 2*) et d'en filmer les résultats pour créer son propre film, un hommage au vrai cinéma... Tous les membres de cette organisation cinéophile sont des rejets sociaux tatoués du nom de leur réalisateur fétiche : une sataniste, un drogué compulsif, une star porno, un chauffeur de

camion hétérosexuel malgré lui, et ainsi de suite.

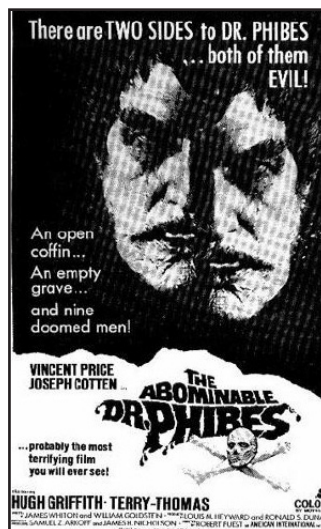
On comprendra qu'à côté du facteur divertissement, ce film est aussi un cri de rage de Waters, un doigt d'honneur envoyé à tous les bonnets d'Hollywood. Ce bel hommage à la beauté du laid, aux « petits films » marginaux, et aux grands oubliés du cinéma pullule de références aux films de genre et de répertoire (le titre est lui-même une référence au réalisateur Cecil B. DeMille). Classiques, films de série B, pornos, peu importe, tant qu'ils se démarquent par un refus de conformité. Ainsi, quand les différents membres de l'équipe de tournage suicidaire meurent au fur et à mesure que le film progresse, leur sort rappellera celui des réalisateurs qui se suicident professionnellement en tournant leurs films qui ne s'adressent pas au grand public. Un bel hommage à ces braves par un réalisateur de mauvais goût, pour les amateurs du mauvais goût.

The Abominable Dr Phibes (1971)

Certains acteurs sont connus pour leur talent, pour leur charisme et parfois pour leur seule beauté. D'autres le sont précisément pour leur manque de talent, leur manie de surjouer et leurs grimaces hilarantes. C'est le cas de Bruce Cambell, William Shatner et aussi de la star des films d'horreur et de science-fiction de série B des années 70, Vincent Price. Ce dernier, connu entre autres pour son rôle de Crâne D'œuf (un méchant de la série *Batman* des années soixante dont le pouvoir est d'être chauve et de faire des jeux de mots avec « œuf »), a connu une gloire de second degré en jouant dans de mauvaises adaptations des nouvelles de Poe. Son rôle le plus connu (ou plutôt le moins méconnu) est certainement celui du méchant éponyme dans l'hilarant *Abominable Dr Phibes* de Robert Fuest.

Anton Phibes est un organiste célèbre possédant un double doctorat en médecine et théologie. Sa femme est morte dans une opération médicale qui a mal

tourné et lui-même a été défiguré à vie et déclaré mort à la suite d'un accident de voiture en 1921. Dr Phibes vit pourtant toujours dans son antre art déco avec son assistante silencieuse, son band mécanisé et de nombreux gadgets, dont un orgue fluo géant. Affublé d'un masque (qui est en fait le visage de Vincent Price, dont le jeu consiste donc dans ce film à maintenir un faciès fixe et à faire de gros yeux... magnifique!), notre docteur enragé a juré de se venger des docteurs qu'il estime être responsables de la mort de sa femme et ce, en s'inspirant des dix plaies d'Égypte, rien de moins! Chaque meurtre représentera alors l'une des dix plaies... quoique pas dans tous les cas : parfois, que ce soit par paresse ou par manque de budget, la plaie d'Égypte mentionnée dans le film ne correspond en rien à celles de la Bible (on ne sait pas, par exemple, d'où sortent



les chauves-souris). Le spectateur ahuri suivra les meurtres sophistiqués du fou furieux d'un côté, et l'enquête des policiers incompetents de l'autre.

Ce film d'horreur qui fait rire plus qu'il n'effraie est un cas classique de « tellement mauvais que c'en est bon ».

Si on n'en est pas convaincu par le synopsis, il suffit de se rabattre sur l'horrible jeu des acteurs qui se forcent à peine pour faire semblant d'avoir envie de jouer dans ce navet, sur les effets spéciaux à très petit budget, ou sur les répliques quêtaines à souhait, telle « Love means never having to say you're ugly ». Au cas où on ne serait pas saturé du regard flamboyant de Vincent Price après un visionnement, il est toujours possible de regarder la suite, *Dr Phibes rises again* (1972), du même réalisateur.

JEAN-MICHEL PHILIPPON



ALERTE MÉTÉO, IL PLEUT DES CORDES (OU DU BIENFAIT DE TOMBER DES NUES)

En bons Québécois emberlificotés dans l'identitaire, parlons météo. Parlons de ce qui change constamment, de notre identité saisonnière instable réactionnaire, toujours à recommencer, de notre température élastique qui nous fait battre des ailes comme un papillon, zippons nos manteaux, enlevons nos manteaux, remettons nos tuques, nouons nos foulards, roulons le bas de nos pantalons.

Parlons de la valse des degrés, de celle de notre humeur, de notre Identité Nationale qui se débat sans nous, insaisissable, agitée de l'intérieur. Anti-photogénique comme une pièce de théâtre. Parlons de nos caractéristiques propres raisonnables : un plein garde-robe de manteaux, classés par demi-saisons. C'est à ne plus se reconnaître dans la rue. Un carnaval à temps par ciel. Ces jours-

ci, le ciel est printanier, pour ce que ça veut dire... Le printemps, c'est étymologiquement le premier temps, le renouveau; classement qui fait de l'hiver le dernier temps, apocalypse récurrente qui nous lave la peau de toute trace de mélanine, chaque année, en nous dissimulant sous des couches de vêtements dont les excédents traînent dans la poussière sous nos sièges, une

manche récalcitrante chatouillant le menton du spectateur là derrière, une mitaine propulsée par mégarde sur la sacoche de la dame d'à côté. Au cœur de l'hiver costumier, évidemment, Montréal atteint un sommet dans l'offre de ses théâtres. La scène est noire de monde alors que la salle s'assombrit d'une pyramide de déguisements saisonniers. En bons Québécois, nous sommes naturellement préparés. Prêts-à-travestir. *Qu'on me disperse. Je suis noir de monde. Qu'on me dispense du son des leçons. Qu'on me dissipe.* Mais surtout, surtout, qu'on m'évite la redite. Ou qu'on le redise mieux. Ou sous d'autres cieux?

Laver, repasser, ressasser

Faute de pouvoir nous purger de nos fantômes identitaires, qu'on les déguise. Comme si nous n'avions pas assez de manteaux... Qu'on sorte de la cuisine! Imaginez mon enthousiasme lorsque j'ai cru saisir précisément cette volonté de travestissement dans le magnifique décor que **Julie Deslauriers** a conçu pour la création de *Mon corps deviendra froid* (2009) au Théâtre du Quat'Sous en février dernier! Des fours couvrent tout le mur du fond et deviennent au fil de la représentation portes, fenêtres, toits et finalement table de cuisine sur laquelle trônera le corps du père, mort il y a longtemps, mais jamais oublié. Saisissez-vous la métaphore criarde? Dans la cuisine, nous mangerons en famille le corps du père. Je jubilais. Je m'imaginai plusieurs décennies de théâtre québécois digérées sur scène, un méta-théâtre que l'auteure **Anne-Marie Olivier** aurait brillamment conçu pour parodier jusqu'au mal de cœur nos habituelles histoires de famille tragiques. Je voyais Valère Novarina un tantinet plus

narratif, à la sauce nationale. Eh bien non. Cette métaphore n'avait qu'un niveau. Le père mangé, c'est celui des personnages, ce n'est pas Gélinas, pas Tremblay, pas Bouchard, pas Boucher, qui hantent pourtant chaque tournant du scénario. La pièce progresse au gré de reconstitutions de scènes marquantes dans la vie du *bum* romantique, rêveur et rebelle qu'a été le Père, ce *simple soldat* responsable d'une famille dysfonctionnelle qui nous invitera à laver son linge sale avec elle; la métaphore n'est pas de moi, elle est sur scène, elle aussi... Vous l'aurez compris, le texte est truffé de figures de style ducharmiennes jolies mais maladroites (ne relisez pas mon ouverture...), il peine constamment à se trouver un territoire propre, à cheval qu'il est sur tant d'histoires similaires. Les éclairages de **Martin Sirois** sont efficaces, la mise en scène de **Stephan Allard** est à l'avenant, les comédiens également (c'est d'ailleurs un vrai plaisir de voir **Roger La Rue** et **Suzanne Champagne** en grande forme jouer, le temps d'une scène, des adolescents amoureux!), mais le tout est d'une banalité écrasante et clinquante comme ce lustre immense qui surplombe la scène, magnifique mais inactivé. Un pastiche qui s'ignore. Dommage, il y avait là matière à un festin beaucoup plus décadent. Mais on est resté poli, on n'a pas mangé hors de la cuisine, pour ne pas faire de miettes.

Appareils vocaux

« *La voix c'est le son produit par le corps humain. Elle est le support acoustique de la parole et la parole est le véhicule du langage oral.* » Ce classement tripartite est à la base du séduisant travail de création collective qu'est *Lipsynch* (2010), spectacle dirigé par **Robert Lepage** et dévoilé

dans une troisième mouture qui a finalement atteint les neuf heures annoncées par le metteur en scène lors des versions précédentes. Neuf segments présentent autant de personnages dont les histoires entremêlées, indépendantes mais solidaires comme dans une saga familiale, explorent un ou plusieurs de ce trio voix-parole-langage: les différentes approches du chant, la valeur émotive et mémorielle du ton et de la couleur de la voix, les diverses langues et problèmes de traduction, la performativité spatiale de la parole à travers la radio, les applications cinématographiques ou policières du timbre vocal, la post-synchro et la création en studio de la voix, les connexions cervicales propres au langage... Fidèle à lui-même, Lepage préfère les histoires simples, les dialogues fluides (coécrits avec les neufs comédiens polyvalents qui couvrent tous les rôles) qui lui permettent d'introduire avec une certaine pédagogie des explications scientifiques et des démonstrations technologiques toujours fascinantes. La scène du Théâtre Denise-Pelletier fourmille de techniciens, souvent intégrés à la trame narrative, qui viennent tourner et retourner chaque morceau du décor pour en faire voir les mille et une dispositions possibles. Le résultat captive, et malgré que le côté assez convenu des ressorts dramatiques (ou comiques) puisse décevoir ou ennuyer par moments, des scènes d'une grande puissance théâtrale ressortent du lot : à cet effet, le segment construit autour du personnage de Michelle (jouée avec une retenue exemplaire par **Lise Castonguay**), atteinte d'une maladie mentale dont la scénographie nous permet de vivre également l'intériorité et l'extériorité, est à couper le souffle. Le spectacle dans son ensemble

est étonnamment cohérent et somme toute assez léger, les quelques moments dramatiques relevant plus du mélodrame que du tragique, plus de l'esthétisme impeccable de l'opéra que de la force brute du cri spontané. Si la démarche de Lepage est féroce et actuelle, elle l'est davantage par son utilisation de la technologie et son univers format village global, de l'Allemagne au Québec en passant par l'Amérique du Sud, que par ses thèmes et son ton assez proches d'un réalisme télévisuel, style feuilleton. La preuve étant ce processus de création qui pose des balises techniques, un questionnement général, et qui gonfle de l'intérieur à mesure que les mots surgissent pour filer une histoire. Étrange de dire que ces neuf heures de théâtre sont en fait un beau moment de détente! L'expression « divertissement intelligent », qui d'ordinaire me fait grimper dans les rideaux (pour m'en faire un pareo, budget oblige) est ici toute désignée.

Paix ici, guerre ailleurs?

Détente également dans la salle principale du Prospero pour une autre reprise, celle d'*Ailleurs* (2008), de **Serge Mandeville**. Présentée dans la salle intime du même théâtre il y a deux ans, cette création que l'auteur, metteur en scène et comédien dit être très intime aborde les thèmes du métissage culturel et de la quête des origines. L'approche autofictionnelle d'abord assez linéaire de la quête identitaire d'Oliver, jeune montréalais d'origine égyptienne incarné avec un naturel candide par **Benoît Drouin-Germain**, vient se doubler de télescopages temporels initiés par le fantôme de sa grand-mère, puis se complexifier encore d'un parallèle avec le mythe d'Osiris. Le tout s'ancre dans le réel par une prise de position politique pro-palestinienne qui, sans être

centrale, ne fait pas dans la subtilité. Le charme de ce spectacle, c'est son côté bricolé, ficelé à la va-vite : le collage des histoires est approximatif, l'intégration du mythe raconté au public par un professeur d'université frise parfois le didactisme, mais le tout fait si bon ménage avec la scénographie brouillonne, pleine de boîtes de déménagement, que le tableau d'ensemble est joli et cohérent. Cohérent d'incohérences, celles du passage à l'âge adulte, mais aussi celles de la deuxième génération d'immigrants qui doivent jongler avec un passé qui pourrait leur échapper. Se raconter pour mieux se connaître soi-même, voilà la leçon de cette pièce décidément thérapeutique où la communication, entre les personnages et avec le public, se voit accorder le pouvoir de réparer littéralement les pots cassés. Je le répète, c'est *joli*. Pour ma part, j'avoue être toujours sur mes gardes lorsqu'un certain moralisme de la croissance personnelle aplanit magiquement les obstacles. Et écarte du même coup les enjeux politiques. L'articulation entre drame national et drame privé a visiblement été primordiale pour l'écrivain, mais la résolution de la pièce tague tellement vers le second qu'elle laisse perplexe... Peut-on, au final, s'inscrire violemment dans le réel en disant *Israël*, en disant *Palestine*, puis éviter la question de l'engagement ou la projeter simplement sur scène, comme un décor, sans la mettre en mouvement? Les images d'archives, aplanies, résiduelles, ne viennent-elles pas alors souligner ce qui manque dans le texte, dans le théâtre? Ce qui est *ailleurs*, en fin de compte, c'est la guerre...

Dialogues génitaux

Ici, c'est la guerre des sexes. Pas celle du masculin et du féminin, concepts dépassés par la jeune génération qui constitue la faune

exhaustive de *Baiseries* (2007), mais celle des organes génitaux, la guerre physique des corps qui se désirent et se repoussent en réduisant au minimum l'apport de l'intellect et de l'affect. Mais en maximisant l'usage de la parole, direz-vous au sortir de l'Espace 4001... Le théâtre de **Jean-Philippe Baril-Guérard**, au texte et à la mise en scène, est violemment volubile, il parle sans cesse et, si certains tabous sont transgressés au passage, ils le sont avec un tel souci de l'humour et du bon mot qu'on ne peut pas vraiment parler de violence faite au spectateur, comme chez Sarah Kane. Ici, on porte un préservatif. Serais-ce parce que l'adhésion du public est primordiale dans l'exercice que propose Le Théâtre En Petites Coupures? En effet, il est constamment pris à parti par les comédiens qui viennent, entre les segments de l'histoire, le questionner sur ses habitudes sexuelles ou lui raconter des fantasmes et situations-limites sur le ton de la confession. Ces intermèdes ont pour objectif visible d'intégrer toujours plus avant le spectateur dans l'univers perceptif d'Anne-Marie (cinglante **Andrée-Anne Lacasse**), ce personnage central de jeune journaliste verbomoteur qui palie à une rupture amoureuse douloureuse par une enfilade d'aventures d'un soir, de beuveries et de drogueries. Tout dans cette dramaturgie est axé sur le direct : le jeu rapide et caricatural (mais pas de cette caricature bouffonne et absurde en mode circassien, mais de celle, ultra-stylisée et référentielle, qui constitue l'apanage des films les plus « in » de Jason Reitman ou de Julie Delpy, et qu'il serait toujours tentant de qualifier de *réaliste* malgré l'élimination qu'elle pratique du morne; tout y est jouissif d'efficacité, même les silences), le langage cru mais en contrôle, les lieux réels

cités (à Québec, principalement), les changements de costume et de décor visibles et décontractés, jusqu'à la scénographie minimaliste qui converge en un point central, le divan. Ce divan, cadeau de l'ex d'Anne-Marie, résume bien le propos de la pièce : il accueille à la fois le sexe et la famille, il sert à se reposer, à jaser, à boire, à se droguer, sans différenciation. Tous y passent et tout y revient, il est ce trône du sexe libéré. Il nivelle, abolit les distinctions comme celles de l'amitié et de l'amour, de l'orientation sexuelle, il les accueille, les fait parler et, en bon divan de psychanalyste, les laisse repartir sans avoir dit un mot. Il est insondable. C'est à la fois la force et la faiblesse de ce spectacle : une honnêteté propulsée par une parole surabondante dont le côté superficiel est intimement lié au propos, mais qui limite parfois sa portée. C'est un théâtre sans solution, qui dresse un portrait nerveux d'une attitude générationnelle et qui ferme les lumières tout de suite après. Cette mouture de *Baiseries*, dont le texte gagnant du prix de l'Égrégore en 2007 a été retravaillé avec les cinq excellents comédiens, avance à un rythme effréné qui arrive presque à justifier ses deux heures sans entracte, une longueur inhabituelle pour ce genre de spectacle. Le ton de la pièce, terriblement drôle, devient soudainement drôlement terrible lors de la dernière conquête d'Anne-Marie : cette scène sur laquelle plane le fantôme de l'écrivain Guillaume Dustan vaut à elle seule le détour, et annonce peut-être une évolution à la fois plus tragique et plus posée dans le style du jeune auteur.

Laisser déparler le c(h)œur

Je me réjouis de ce que *Kick* (2009), présenté tout le mois de mars au tout nouveau théâtre des Écuries, me donne l'occasion de présenter la démarche artistique de son

auteur, **Étienne Lepage**, dont j'aurais tant aimé parler lors de la présentation de *Rouge Gueule* à l'Espace Go cet automne. Sa langue hypnotise : simple et actuelle, elle pourrait facilement être qualifiée de vulgaire, elle l'a d'ailleurs été à maintes reprises plus tôt cette année. Ce à quoi je répondrais qu'elle l'est très certainement. Vulgaire de vulgus : peuple. Elle est populaire sans être vernaculaire ou triviale ; c'est la langue d'un inconscient langagier collectif, celle des formules fixes intégrées par un groupe social ou générationnel puis recrachées pleines d'un ça dont elles ne savent jamais rendre compte parfaitement. Il y a un tragique du langage à l'œuvre dans ses deux textes montés cette année, le premier avec une magnifique sobriété par **Claude Poissant**, et le plus récent avec une poigne et une corporéité plus spectaculaire par **Michel-Maxime Legault**. On y parle parce qu'il n'y a rien d'autre à faire pour exister, mais la parole n'est jamais que celle des faits divers, des termes à la mode, des légendes urbaines, elle apparaît pour évoquer un mal-être mais immédiatement elle rate, elle rage de s'entendre échouer puis tente de se rattraper par la queue. Il faut dire d'emblée que *Kick* n'a pas la densité de *Rouge Gueule*. Ce texte circonscrit davantage son sujet, une parole adolescente, à l'affût des premières pulsions du désir et des jeux de pouvoir liés aux divers stades de maturité physique et psychologique qui se côtoient dans cet âge ingrat. Or ici, rien n'est didactique : l'adolescence n'est pas même nommée, pas plus que la majorité des dizaines de personnages interprétés par six comédiens inspirés. **Gabriel Lessard**, également danseur de métier, offre une performance enlevante et canalise particulièrement bien le parti pris

de cette mise en scène : doubler la force de cette parole nue qu'est le texte de Lepage d'une présence des corps tout en pulsions et répulsions, toujours dans une proxémique de la domination et du choc. Le kick. Et dès l'ouverture de la pièce. Tout est violent et cassé, la conception sonore appuyée de **Carol Bergeron**, les éclairages tranchants et inquiétants d'**Anne-Marie Rodrigue Lecours**, la scénographie intimidante mais fonctionnelle de **Julie Deslauriers** (oui, la même que celle de *Mon corps deviendra froid*). Le défi des liens entre les scènes, absents du texte donc laissés à la discrétion du metteur en scène, était justement de ne pas relâcher la pression, de maintenir le spectateur dans l'inconfort de cet univers cruel et puéril. C'est en général très réussi, quoi qu'un peu plus diffus dans l'ensemble que ne l'était *Rouge Gueule*. Je ne saurais trop conseiller de suivre cet auteur sans compromis, car il rejoint très certainement une part fondamentale de notre identité en évitant de la considérer comme une structure hors du langage : il parle les mots d'une génération et les ligue les uns contre les autres. Ce ne pourrait être autre chose que du théâtre, et c'est tout dire.

La boucle est bouclée pour cette année scolaire, nous voilà revenus au soleil, et donc à la météo, et donc à l'identitaire. Qui suis-je, petit critique pédestre? Qu'aie-je identifié? Pour l'instant, je suis une somme de textes. C'est déjà bien, non? Ouvrir l'année sur Michel Tremblay et la refermer sur Étienne Lepage me ravit : il me semble qu'en ce duo de façonneurs de langue, chacun féroce de leur temps, se trouve un concentré de ce que *peut* le théâtre d'ici. Je ferai aussi la remarque que dans cette dernière série de critiques ne se trouvaient que des créations québécoises du

nouveau millénaire, écrits montés joués applaudis chez nous. La variété parle d'elle-même, et je me sens choyé d'être là pour en profiter, et pour tenter de vous encourager à le faire à votre tour. Je ne vous aurai pas laissé souffler, direz-vous, et quelle honte pour un lettreux cassé que de promouvoir des activités si dispendieuses! Je vous le dis : c'est un investissement santé. Moi, mes portions de légumes, mon théâtre, pour le reste il y a les marges de crédit... En enlevant vos manteaux

pour obéir au soleil renaissant, vous exposerez votre peau et il faudra prendre garde de ne pas disparaître à force d'enlever des pelures. Le truc, le meilleur, c'est de mettre son identité ailleurs, d'être plusieurs identiques. J'ai trouvé la formule : à ne pas se prendre au sérieux, on ne se tient pas pour acquis ?

Enfin. Bref, travestissez-vous, ou donner la chance à la Bouche de le faire pour vous. Bon été.

Palmarès, quatrième cuvée :

Porte-cigarette en étain (merci, les prix Cendriers) à **Roger La Rue** pour son interprétation imposante et dynamique du père dans *Mon corps deviendra froid*

Langue de python dans le vinaigre à **Étienne Lepage** pour ses textes coups-de-poing *Kick* et *Rouge Gueule*

BLEU SUR BLANC N°2^{1 2}

1. L'encre est bleue.

2. Veuillez faire une lecture audacieuse.

TROIS INCONSCIENTS



N	A	V	N	A	AD	LML	BBH
Jésus	clairvoyant	culbute	une photographie ¹	monorchide	(Baudelaire l'avait dit)		
Silène ²	fulminant	lapide	l'équarisseur	pourpre	(Bleu sur blanc n°2 hein Malevitch ?) ¹		
Marguerite	agacée	émascula	Sartre	chevelu	(Dans le cul Jean-Paul)		
Orchidée qui pique	musqué	voltige	un Grrr...	assombri			
Un saprophyte	gracieux	pète sa coche	dans le Beaujolais	coulant	(Comme un dépenseur de Rodin)		
La bibliothèque Alexa d'Alexandrie	qui argumentait de façon élégiaque ³	manifestait	le joujou	utérin	(Je furrerais cette citation-là!)		
Un rire « Haha! »	ensanglanté mais plein de bon(ne) foi(e)	rumine	la licorne	toute penaude			
La fillette	sulfureuse	extirpe	une catin	pilleusement	(Ça sonne Agota Kristof)		
Gérald (le)	lunettu	sodomisa	(Thomas) More	comme-un black, genre negro			
La bête à patate,	éprise follement,	lui hurle : «	Dieu	plein de complexes »	(On touche quelque chose)		

1. Tous les substantifs et déterminants ne sont que des suggestions.

2. (A) Cherchez incultes ! (B) Le dictionnaire des noms propres est là pour résoudre ce genre de problème. (L-M) Ça pourrait être « Tu ».

3. Mot constitué du mot « élégie » et « étatique ».



COMMENT (SE) DIRE?

Reçu dans les derniers milles du processus de correction, de façon énigmatique et avec seul titre « Contribution de retraité (Un pied.) », ce texte de Bernard Dupriez, retraité (ou professeur, chez lui, la frontière est ténue) me semble tout à fait approprié pour clore ce dernier numéro de 2009-2010. À la fois regard a posteriori et appel à la création, l'écrit de M. Dupriez déploie une touchante maîtrise des mots. Je vous le partage donc, dans l'espérance que vous serez aussi ému que j'ai pu l'être...

Marie-Hélène Constant

La fin est le commencement mais c'est celle d'autre chose, pas la sienne. On commence par soi, on vise sa propre fin. La fin par laquelle on commence est celle des autres, de tous les autres. On commence à être soi, en revanche, quand on se prend maintenant. Consciemment. Cela demande de connaître ce qui est, donc alentour et aussi avant, et même ce qui sera sans nous, si nous ne faisons rien.

Partir de soi peut alors faire que surgisse du « différent », que ce qui vient de soi vienne de ce soi qui est tout autre que tout le reste du monde. Les autres, qui sont autour de nous et même en nous, qui nous habitent, qui nous hantent, « de toujours à toujours », même dans une prise de conscience individuelle — elle se fait maintenant peut-être mais encore avec eux — que savons-nous d'eux? Qu'ils sont autres. « Je suis moi... a,a,a » dit la chanson. Autres comme nous!...

Connaître, alors, c'est se détacher, se voir comme volonté de voir toute chose comme autre que soi, comme libération du « tout fait, déjà, partout » sans nous, comme commencement. Printemps parfait. Maintenant. C'est de dire de quoi il est question. De quoi on parle. De quoi on part. « Soi » peut bouger, aller. Soi seul. Seul soi. Même vide. Vide sien. Vide actuel de la prise de conscience de soi dans l'instant. Gare à la nausée sartrienne qui vous prend alors devant tout objet, qui est de trop, qui se vomirait. Vide aussi du poème. On veut se dire? Page blanche. Ne plus remplir d'espace sans motif personnel aigu. Ne plus reproduire les altérations. Ne plus dire ce qui a été dit avant. Ne plus se servir de mots. Ni de sons. Ni de lettres. De rien qui ne serait marqué tout de suite du signe de soi. L'art pur.

Impossible? Impossible sans tout connaître : autrement, ce ne sera pas vraiment différent. Savoir le comment de chaque autre pour faire du différent. Connaître sans plus : pas au point de pouvoir le répéter. Rien que pour vérifier que ce n'est pas ce qu'on veut. C'est déjà énorme. On ne peut connaître sans comprendre. Tout comprendre serait s'être mis

victorieusement à la place de chaque autre, et surtout du plus habile. Oui, les meilleurs écrivains de toutes les cultures parvenues jusqu'à nous... Les parcourir. Les aimer pour leurs manques. Voir leurs défauts en nous pour les éviter. Se dés-altérer.

Ainsi, on saura de quoi ne pas parler, et comment ne pas le dire. Reste à dire tout de même, non plus n'importe quoi pour combler l'univers (qui ne manque pas d'espace, il est en expansion) mais, en vue de SE devenir. Décider d'abord CE dont on parle, substance, terrain d'entente, lieu de partage, centre de gravité, sol solide. Ensuite l'idée, l'impression subjective, à partager aussi, le CE qu'on dira du CE dont on veut parler. Le « si vous voyez ce que je veux dire ».

Le voyez-vous?

Ah! tout reste à faire. Malheureusement? Heureusement!

Mais on est en train de franchir un pas immense. Toujours à recommencer? Bien sûr! Il le faut. Tout est là. Chacun devant sa propre fin, l'inventant pour lui. Tout le monde en est là. Chacun est soi. pas encore. Mais le devient. Pas toujours. Que nous chaut? C'est à ton tour, Laura. Cadioux. Il l'a, il l'aura si tu l'as, ce soi absolu.

D'ailleurs, entre nous, ceci n'est encore que le début. Un pied, d'accord, mais à l'étrier. Cette fin ratée, une fois accomplie, devient recommencement. Aller de nouveau plus loin. Plus seulement rejeter, nier mais renier, nier deux fois. La substance ET l'idée. Le thème ET le prédicat. Ou les permuter. Faire de l'idée la substance et de la substance l'idée. Se placer entre elles, en les déplaçant. Virevolter. Brusquement. Frapper derrière soi. Le faire avant d'être frappé. Un ennemi était là. Tout puissant. Tiré de soi. Négateur comme moi. Surmoi sur moi. Infernale ou divine, la luminosité du possible revenant sur le réel atteint. Étouffante. Annihilatrice. Renéantisante à sa façon existentielle essentielle. En parlant maintenant non plus de quelque chose mais de ce qu'on dit, et en disant que ce dont on parle sera ce qu'on en disait, ça parle tout seul, comme un gramophone oublié sur la commode démodée de la grand-tante. L'objet détaché de soi devient l'en soi de son pour soi par le texte. Entre nous. Confidence textuelle. Le dit résonne. Les mots sont là. Reçus d'avance par eux-mêmes. Littéraires sans l'être. Ce qui se sut y ressue. Il y a eu issue. La sienne devenue la seule. En puissance par cette logique dialectique interne de celles de chacun, donc de tous. Que ne la sucent-ils!

L'équipe

**PROCHAINE
DATE DE TOMBÉE
LE LUNDI 9
AOÛT**

n°1, vol. 9 de la

**RENTRÉE
2010**

lepied.wordpress.com

lepied@littfra.com

Le Pied sur facebook

Marie-Hélène Constant

(Rédac' chef)

Mathieu Laflamme

(Bas droit et table à dessin électronique)

Jean-Michel Théroux

(Ministre du comité de lecture)

Émile Dupré

(Charmant bédéiste)

Comité de lecture

Marie-Eve Dionne

Chloé Savoie-Bernard

Jessica Morissette



lepied.wordpress.com

lepied@littfra.com